

La place de l'argot dans la diversification lexicographique chinoise des XX^e et XXI^e siècles

Frédéric LE GOURIÉREC

Université de Poitiers, Faculté des Lettres et Langues (France)

Centre de recherches interdisciplinaires en histoire, art et musicologie (CRIHAM)

frederic.le.gourierec@univ-poitiers.fr

REZUMAT: Locul argoului în diversificarea lexicografică din China secolelor XX și XXI

Reflecția asupra naturii argoului și recenzarea vocabularului său minuțios clasificat în funcție de meserii au dus încă de la începutul secolului XX la rezultate demne de cel mai mare interes, încununând lunga tradiție a lexicografiei chineze. Venirea la putere a Partidului Comunist, care se află încă la conducerea Chinei, nu a oprit dezvoltarea studiilor dedicate argoului. Orientarea dată, sub impulsul autorităților, cercetării asupra culturii populare, precum și proiectele majore de reformă a scrierii, chiar au avut ca rezultat lucrări utile cunoașterii argoului, deși nu acesta a fost scopul lor. Această continuitate parțială a fost posibilă mai ales din cauza caracterului conceptual vag ce încadra definirea disciplinelor științifice având legătură cu argoul. Dar această neclaritate a avut tendința de a se amplifica o dată cu finalizarea publicării lucrărilor de referință în lexicografia argotică, la mijlocul anilor 1990. Evoluția generală din domeniul cercetării, a cântărit, probabil, mai mult asupra lexicografiei. Ea a avut tendința de a favoriza subiecte conexe la modă, cum ar fi evoluția limbii populare, circulația sa pe Internet sau influența limbii engleze. Dar această activitate este atât de impregnată de prejudecăți contrazise de fapte încât este imposibil de a obține de-aici un beneficiu documentar sau teoretic pentru studiul argoului. Dimpotrivă, istoria argoului chinez este cea care permite o mai bună situație a acestor tendințe noi.

CUVINTE-CHEIE: *argou, chinez, limbă populară, lexicografie, comunism*



ABSTRACT: The Place of Slang in the Chinese Lexicographical Diversification of the 20th and 21st Centuries

The reflection on slang's nature and the review of its vocabulary minutely classified in corporate trades led from the beginning of the 20th century to highly interesting outcomes, crowning the long lexicographical Chinese tradition. The coming to power of the Communist party, which still presides

over the fate of China, did not put an end to the development of slang studies. The given orientations, at the instigation of the authorities, in the research field on popular culture, as well as the major projects of reform on writing, even resulted in useful works for the knowledge of slang, even though such was not their objective. This partial continuity was made possible especially because of the conceptual vagueness surrounding the definition of the scientific disciplines concerned by slang. However, this vagueness tended to increase, once finished the publication of the main reference books in slang lexicography in the middle of the 1990s. The general evolution of the research field probably weighed more on the evolution of lexicography. It tended to favour fashionable related subjects, such as the evolution of popular language, its spread on the Internet or the influence of English. Nevertheless, this work is so much filled with prejudices denied by the facts that it is impossible to gain a documentary or theoretical benefit from it for the slang study. On the contrary, it is the history of the studies of Chinese slang that enables to better understand these new trends.

KEYWORDS: *slang, Chinese, folk sayings, lexicography, communism*



RÉSUMÉ

La réflexion sur la nature de l'argot et la recension de son vocabulaire minutieusement classé en corps de métiers ont abouti dès le début du XX^e siècle à des résultats dignes du plus haut intérêt, couronnant la longue tradition lexicographique chinoise. L'arrivée au pouvoir du parti communiste, qui préside encore aux destinées de la Chine, n'a pas mis un terme au développement des études argotiques. Les orientations données, sous l'impulsion des autorités, à la recherche sur la culture populaire, ainsi que les grands chantiers de la réforme de l'écriture, ont même débouché sur des travaux utiles à la connaissance de l'argot, quand bien même tel n'était pas leur objectif. Cette continuité partielle a été rendue possible notamment à cause du flou conceptuel entourant la définition des disciplines scientifiques concernées par l'argot. Mais ce flou a eu tendance à s'amplifier une fois achevée la parution des principaux ouvrages de référence en lexicographie argotique au milieu des années 1990. L'évolution générale du monde de la recherche a sans doute pesé davantage sur l'évolution de la lexicographie. Elle a tendu à privilégier des sujets connexes en vogue, tels que l'évolution du langage populaire, sa circulation sur Internet ou l'influence de l'anglais. Mais ce travail est tellement imprégné de préjugés démentis par les faits qu'il est impossible d'en tirer un bénéfice documentaire ou théorique pour l'étude de l'argot. Au contraire, c'est l'histoire des études argotiques chinoises qui permet de mieux situer ces nouvelles tendances.

MOTS-CLÉS : *argot, chinois, langue populaire, lexicographie, communisme*



LES ÉTUDES ARGOTIQUES chinoises ont ceci d'original que leur objet a dès l'origine été remarquablement circonscrit, en dépit d'un appareil théorique sommaire, et qu'elles ont été nourries d'emblée d'une masse documentaire impressionnante qui se serait plutôt diluée à mesure que la matière était réputée se renouveler et s'enrichir, au gré d'un assouplissement constant des critères de la recherche, y compris chez les auteurs les plus spécialisés. Depuis le début du nouveau siècle, il serait même difficile de citer un travail lexicographique significatif clairement centré sur l'argot chinois.

Pour la période récente, les derniers ouvrages de référence datent en effet du milieu des années 1990 et constituent l'aboutissement d'un travail dont les fondations remontent aux années 1980, si ce n'est à des époques encore plus reculées. Ce premier constat laisse déjà entendre que l'hypothèse d'une censure caractéristique d'un régime communiste n'a pas la pertinence qu'il serait tentant de lui prêter *a priori* en vertu d'une analogie avec l'Europe de l'Est qui trouve très vite ses limites, car le Parti Communiste Chinois est loin de s'être effondré après 1989. De prime abord, il n'est pas non plus flagrant que la place croissante prise en Chine depuis plus d'une décennie par l'Internet coïncide avec un bouleversement de fond de l'argot chinois ou de sa lexicographie. Les emprunts apparents à des langues étrangères, notamment à l'anglais, n'ont pas davantage les proportions attendues, et même semblent-ils espérées, encore moins dans le domaine spécifiquement argotique où le recours à une matière étrangère, linguistique ou graphique, a ses propres raisons, qui n'ont rien de récent et qu'on ne saurait, sans une légèreté coupable, attribuer à une seule logique de l'influence, aussi discutable qu'elle est passe-partout.

Une prise de recul sur le dernier siècle de la lexicographie argotique chinoise s'avère nécessaire afin de démêler la part du préjugé projeté sur l'argot et celle des rationalités qu'il met effectivement en œuvre dans le contexte très particulier des mutations de la langue et de l'écriture chinoises au XX^e siècle, qu'elles aient été promues ou non par le pouvoir politique, qu'elles aient été observées ou non par le monde universitaire et la mouvance des amateurs de lexicographie spontanée.

1. L'héritage de la tradition lexicographique de l'argot chinois

1.1. *Lexiques professionnels épars et compilation totalisante – connaissance de l'argot*

Fondée sur la compilation de nombreux lexiques, souvent lapidaires et très anciens, la première somme de l'argot chinois a été publiée à Shanghai en

1924 par WU Hanchi. Le *Grand dictionnaire de l'argot, tous secteurs confondus, dans toute la Chine* (*Quánguó gèjiè qiēkǒu dàcídiǎn* 全国各界切口大词典) répartit les expressions argotiques en 376 catégories socioprofessionnelles parfois extrêmement fines, regroupées en dix-huit grands ensembles, sans que le nombre des entrées semble avoir été comptabilisé par les spécialistes.

Le principe même de l'organisation de l'ouvrage suffit à définir l'argot comme un jargon aux fins trompeuses, cloisonnant les milieux professionnels et séparant les couches sociales, singulièrement bien représenté au sein des « classes dangereuses » ou parasites. Quant au terme utilisé pour le désigner, *qiēkǒu* (切口), il pointe un « redécoupage » de la matière sonore et souligne avec justesse l'un des principaux modes de création argotique. La même année, RONG Zhaozu, encore étudiant à l'Université de Pékin, manifestait une orientation très proche dans un texte publié par une revue de cette prestigieuse institution, sous un titre qui pourrait se traduire « Les langues secrètes par séquençage phonétique » (*Fǎnqiē de mìmìyǔ* 反切的秘密语). À tout point de vue, cette vision de l'argot correspond donc à la conception rigoriste assumée par une branche non négligeable des études argotiques françaises qui va de la figure tutélaire de Marcel SCHWOB ((2004) [1889]) à des personnalités plus en marge, telle qu'Alice BECKER-HO, particulièrement attachée à la mise en évidence du substrat étranger sur lequel se sont historiquement appuyées, en France et ailleurs, les déformations phonétiques propres à l'argot (BECKER-HO 1995 [1990]).

Parue quelques années après la réimpression de l'ouvrage de WU Hanchi à Shanghai en 1989, l'*Encyclopédie des langages codés en Chine* (PAN 1995) semble en accord avec ces postulats. Pour autant, force est d'observer que soixante-dix ans plus tard le découpage sociologique est moins précis, avec seulement 32 catégories très intuitives (LE GOURIÉREC 2013 : 175-178). Quant au nombre d'expressions argotiques recensées, environ 14 000, en dépit de la manie comptable moderne personne ne se risque à le comparer avec celui du grand ancêtre. Le *Dictionnaire d'argot, de langages codés, de jargons* (QU 1996) compte pour sa part 12 820 expressions, tandis que le *Grand dictionnaire des langages codés et des jargons*, publié l'année précédente par le même QU Yanbin dans le Liaoning, culminait, selon les sources, à « plus de vingt mille » (QU 1997) ou à 17 876.

Le classement des expressions connaît toutefois une évolution notable puisqu'il intègre désormais un procédé comparable à ce qu'est l'ordre alphabétique dans le monde occidental, à savoir le classement par le nombre de traits du premier caractère de l'expression. Cette technique fait office soit de principe de classement unique, régissant l'ouvrage dans son ensemble, comme dans le *Dictionnaire* de QU Yanbin, soit de principe secondaire, ordonnant les expressions recensées seulement au sein de chacune des trente-

deux grandes sections, comme dans l'*Encyclopédie* de PAN Qingyun. Mettre à plat tout le vocabulaire engrangé présente tout de même de sérieux inconvénients compte tenu de sa nature spécifique. Il n'y a du reste ni légitimité ni véritable intérêt à le traiter comme une entité unique quand il s'étend sur de nombreux siècles et sur des territoires très vastes, marqués par de fortes variétés dialectales ; en outre, chacun des argots présentés constitue de l'aveu général un système étanche, même en synchronie, ce que la nouvelle organisation lexicographique tend à oblitérer irrémédiablement, malgré les brèves indications liminaires de chaque entrée, selon le modèle : « dynastie Qing, province du Jiangsu, monde de la prostitution ». Non seulement, les coordonnées de temps, lieu et milieu ne sont pas toujours complètes, mais elles sont souvent floues : une dynastie peut durer des siècles et une province chinoise à l'échelle d'un pays européen. Que des séries entières soient parfois restituées au sein d'une seule entrée, en particulier les séries des chiffres de 1 à 10, permet de pallier ponctuellement une nécessité criante, mais cet expédient souligne encore davantage le vice de la conception générale.

De fait, l'ordonnancement de WU Hanchi eût été préférable, si tant est que les ouvrages utilitaires se donnent vraiment pour fin non pas de présenter une collection décorative, mais de faciliter des travaux de recherche ultérieurs menés selon des critères linguistiques ou sociologiques repérables dans le corpus. Dans ce cas, il ne manquait que l'ajout d'un index portant sur les graphies ou sur la prononciation de l'ensemble des 376 sections, ce qui aurait été très simple à réaliser avec des moyens modernes.

1.2. La constitution d'une discipline – l'argot pour raison sociale

QU Yanbin, la principale figure de la recherche sur l'argot chinois depuis plus d'une vingtaine d'années, est loin de s'abaisser à des considérations si terre à terre. Animé par la volonté d'édifier, à partir de ses bases argotiques, une ethnolinguistique généraliste et composite, il dresse un bilan de l'argotologie chinoise à l'ancienne qui souligne ce qu'il considère comme ses deux carences.

Le premier reproche est purement quantitatif et le décompte invoqué (QU 1997) est livré dans une présentation pour le moins tendancieuse au regard des enseignements de la bibliographie donnée en annexe du *Dictionnaire* qu'il a pourtant lui-même dirigé (QU 1996 : 456-465). Cette « sélection des documents de recherche sur la langue populaire » procédait discrètement à un élargissement très opportun bien au-delà de l'argot, seul objet *stricto sensu* du dictionnaire, afin de permettre d'étoffer la bibliographie, gage de sérieux s'il en est. Dix-sept références y sont comptabilisées entre 1924 et 1958, dont certaines sont très éloignées du thème principal. Il apparaît aussi que des

années 1930 au années 1950, la moyenne est d'à peine cinq références par décennie. Un vide abyssal s'étend même de 1958 à 1979, alors que les quinze années suivantes sont jalonnées d'environ 300 références. Si ces apparences méritent d'être nuancées, il n'en reste pas moins qu'elles sont très faciles à expliquer par des considérations élémentaires sur les aléas de l'histoire contemporaine de la Chine et sur leurs répercussions dans tous les milieux intellectuels. Le sort des études argotiques n'a rien d'exceptionnel à cet égard, même s'il relève d'un champ professionnel sur lequel pesait une contrainte supplémentaire, celle de son implication dans les grands chantiers de la réforme de l'écriture et de la langue chinoises menés concomitamment, qui accaparaient les énergies mais dont il s'avérera qu'ils n'ont pas eu que des inconvénients pour le progrès des connaissances. QU Yanbin prend le parti de n'en dire mot et se contente de recenser, pour le demi-siècle qui l'a précédé, un numéro spécial de 1957 de la revue *Langue chinoise* (*Zhōngguó yǔwén*), quatre publications de linguistique générale ayant accordé une vraie place au sujet et une vingtaine d'articles spécialisés : il en cite quatorze, étalés jusqu'en 1986, date pourtant nettement postérieure au début de la multiplication des publications sur l'argot mais coïncidant avec son entrée dans l'arène. Par contraste, la période 1987-1992 compterait à elle seule une vingtaine d'articles, dont quatre de QU (nommé à la 3^e personne) et trois livres, tous de lui...

Fort de cette rigueur d'historien impartial et d'une méthode statistique à toute épreuve, QU Yanbin proclame l'inévitable redéfinition de sa discipline et trace des perspectives d'avenir. La prétendue apathie d'un demi-siècle des études argotiques n'est pas attribuée aux causes externes objectives que nul n'ignore, mais à l'adoption d'un point de vue uniquement linguistique – ce qui peut surprendre au vu de l'ethnographie beaucoup plus fine des études anciennes –, ainsi qu'à une focalisation excessive sur les « langues secrètes à redécoupages phonétiques ». Tel est le deuxième reproche de QU et sa solution est limpide : ce qui jadis manquait, afin de comprendre un objet si riche et si vivace que l'argot, c'était « l'investigation synthétique animée par la vision multidimensionnelle d'un entrecroisement pluridisciplinaire » (QU 1997). Et le traducteur n'est pas au bout de ses peines pour restituer cette pensée visionnaire, qui se félicite, en conclusion, d'avoir porté la réflexion argotique au niveau d'une « *recherche hologrammatique* en stéréoscopie multidirectionnelle synthétique avec une vision multidimensionnelle ». Ce progrès flagrant est le fruit, selon lui, de plusieurs facteurs : l'essor économique, l'introduction de la pensée scientifique moderne et l'apparition de nombreuses disciplines scientifiques marginales en pleine ascension. Ces raisons ne sont pas plus développées, mais c'est déjà une bonne chose qu'elles soient énoncées, car les facteurs expliquant la « regrettable » situation antérieure ne

le sont pas : le lecteur sait juste qu'il y en a plusieurs. Curieusement, ces fortes pensées ont toutes les apparences de lieux communs sans rapport avec ce qu'ils prétendent démontrer. Mais surtout, elles sont parfaitement contestables en soi : la Chine n'a pas attendu que la « pensée scientifique moderne » lui vienne de l'étranger dans les années 1980 — le cliché est affligeant — et il y a peut-être lieu de s'interroger sur la « pensée scientifique moderne » dont il est question, ainsi que sur les « nombreuses disciplines scientifiques marginales en pleine ascension » qui pourraient n'être que des modes, contradictoires entre elles et menant à des impasses... Finalement, les suggestions de développement de la discipline consistent, sans grande surprise, en une multiplication de confrontations avec des terrains d'études encore moins maîtrisés : aborder les langues secrètes chez les minorités ethniques de Chine (forcément en rapport avec la religion dans leur cas...), comparer les langues secrètes chinoises et étrangères, s'intéresser au rapport avec l'économie réelle, etc.

Ce raisonnement révèle une confusion et un simplisme qui ne peuvent prospérer que parce que les critères d'évaluation de la recherche, en Chine comme ailleurs, dans le domaine argotique comme dans tant d'autres, sont *de facto* uniquement quantitatifs et rendent inutile l'effort qualitatif permettant de dégager un objet scientifique abstrait à partir d'un corpus notoirement hétéroclite puisqu'il est de l'ordre du concret. Fonder épistémologiquement une discipline n'est même pas de l'ordre du pensable ; toute tentative en ce sens, même balbutiante, est dénigrée comme l'a été celle des pionniers modernes de l'étude de l'argot chinois. Puisque tout est dans tout, si bien que la moisson anecdotique est forcément au rendez-vous, il est plus facile et plus rentable pour la carrière de submerger un champ d'observation sous une prolifération de pseudo-disciplines intuitives qui finissent par occulter la matière, sans cesse recompilée, au lieu de l'éclairer. L'interdisciplinarité ou la « recherche hologrammatique » ont bon dos : grâce à elles, les travaux de QU Yanbin ont atteint « plus de six millions de mots » et leur auteur s'est vu décerner « plus d'une vingtaine de prix nationaux ou provinciaux ».

2. La lexicographie argotique en régime communiste

Voilà du moins qui démontre que la nature communiste ou supposée telle d'un régime politique n'est pas incompatible avec la reconnaissance sociale accordée aux spécialistes de l'argot. Les débuts de l'essor des publications sur le sujet correspondent certes à une période réputée plus libérale, celle des années 1980, mais si l'apogée des publications de référence se situe au milieu des années 1990, c'est parce que le lancement des projets dont elles sont l'aboutissement ou la mise en chantier de l'édition du fruit de ces travaux de

longue haleine ont eu lieu dans la période très dure de l'immédiat après-1989. De nombreuses campagnes récentes ont également visé la grossièreté langagière, autant que les groupes sociaux qui s'y adonnaient entre autres déviances, sans plus de conséquences pour la recherche spécialisée.

Le succès d'un champ d'études peut parfaitement tenir à sa confusion même, pour peu qu'elle soit conforme à l'esprit du temps ou des autorités de contrôle, au sens le plus large, qu'il s'agisse d'un parti communiste oriental ou d'une quelconque administration occidentale de la recherche. La morale communiste n'est certes pas favorable à la propagation de l'argot ni aux milieux qui le produisent, mais elle se veut une morale « au service du peuple », de tout le « peuple », y compris du « bas peuple », si ce n'est en priorité. Selon cette morale, la délinquance ne peut être que la séquelle d'une ancienne société et la plupart des déviants sont en réalité les victimes du vieux monde en voie d'anéantissement. Toutes les réalisations populaires doivent être étudiées et mises en valeur de façon que le peuple entre en pleine possession de son patrimoine, valorisé au même titre que la culture bourgeoise, si ce n'est plus. Dès lors, la confusion disciplinaire qui entoure l'argot n'a que des avantages, lui assurant une place là où il n'était pas prévu de lui en donner. C'est du reste dans ce but précis qu'il a été créé... Le grand chambardement linguistique, graphique et lexicographique déclenché par le lancement de la politique communiste d'alphabétisation générale et ses corollaires, tels que la standardisation de la langue chinoise, la simplification de l'écriture, mais aussi la recension de tout le patrimoine linguistique chinois, n'était pas une mauvaise configuration.

2.1. *Argot et lexicographie de la langue populaire*

L'édition du volume « Langues secrètes » de l'encyclopédie du langage populaire chinois, la *Mer de mots* constitue un exemple intéressant de désynchronisation de la recherche et de la publication (ZHENG 1994). Sa préface, datée de 1992, montre que le projet est bien plus ancien :

Les Éditions de la Littérature et des Arts de Shanghai ont commencé à éditer des livres sur le langage populaire dès 1961, avec les trois volumes des « Documents sur les proverbes chinois » rédigés par le groupe « Littérature populaire » de la promotion 55 du département de littérature de l'Institut d'Art de Lanzhou, sous la direction du service de documentation du centre de recherches sur la littérature et les arts populaires. À l'époque, cet ouvrage est demeuré une publication à usage interne. En dépit des nombreuses entrées qui ne relevaient pas de la catégorie des proverbes, tels que des termes politiques, liés à l'actualité ou des expressions à sous-entendu (*xiehouyu*), il n'en

reste pas moins l'ouvrage de référence contenant le plus d'expressions du langage populaire dans l'histoire de Chine.

Ainsi, le projet a-t-il dérivé de sa justification initiale, qu'était le recensement des proverbes, au point qu'il n'était plus possible de le publier, non pas pour des raisons matérielles, mais à cause de la sensibilité d'une partie de son contenu, pourtant jugé très utile tant qu'il n'était pas diffusé. Il apparaît incidemment que le fruit de la recherche n'est pas toujours publié, en dépit de sa qualité ainsi que du mérite reconnu aux chercheurs : les comptabilités fondées sur le critère de la publication ne donnent donc pas une image fidèle du paysage intellectuel.

Ce n'est qu'à partir de 1979, c'est-à-dire après la fin de la Révolution culturelle, qu'a commencé la publication « systématique et planifiée », qui a connu trois étapes principales. La première vague s'est traduite par la publication d'une série de petits usuels destinés au grand public, vendus chacun à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, avec un record à plus de deux millions. Quatre volumes sont cités : « 4000 *xiehouyu* » (expressions à sous-entendu), « 2000 *yanyu* » (les « proverbes » qui avaient tout déclenché), « 2000 *suyu* » (expressions populaires), « 1000 *guanyongyu* » (locutions usuelles). Inutile de préciser que les catégories employées sont assez floues et parfois interchangeables, en plus d'être propres à la lexicographie chinoise, si bien que la traduction n'est donc qu'indicative. Dans une deuxième vague avait été éditée une série d'ouvrages plus documentés correspondant à un degré d'exigence intermédiaire. La sélection des entrées avait été effectuée conjointement par des spécialistes issus de l'enseignement supérieur et par de jeunes auteurs de « littérature populaire » (au sens chinois). Cette fois, il y avait cinq volumes en tout : « Les *xiehouyu* chinois », « Les *yanyu* chinois », « Les *guanyongyu* chinois », « Les *suyu* chinois » et enfin « Les *chengyu* populaires chinois » (les *chengyu* sont des expressions figées en quatre syllabes, souvent inspirées de citations classiques). C'est seulement lors de la troisième vague, dont le début doit coïncider avec la date de la préface générale de 1992, que l'ensemble du matériel lexicographique de la *Mer des mots* a été divisé en sept volumes, ajoutant aux précédentes catégories les *chengyu* simples, qui ne sont pas une denrée rare dans les librairies chinoises, et, enfin, les « Langues secrètes » (*mimiyu*), imprimés seulement en 1994, à seulement 6000 exemplaires. Le plus sensible avait été gardé pour la fin, mais le travail de recensement et l'étude de la matière étaient beaucoup plus anciens.

La confusion entre argot et langue populaire est fréquente, mais la distinction n'en demeure pas moins extrêmement claire, du moins chez ceux qui s'y laissent aller en affranchis, et l'éventuelle porosité constatée entre les registres est loin d'être un argument pertinent. Le terme « document n°144 »

est recensé comme un terme d'argot dès le volume concerné de la *Mer des mots* publié en 1994 ; il n'en est que plus savoureux de voir ce mot usé réapparaître flambant neuf dans le *Dictionnaire des nouveaux mots de la langue chinoise 2005-2010* (WANG 2011). L'interdiction du jeu de mah-jong, qu'il désigne, avait été levée par le régime communiste en 1985 ; dès lors, le caractère argotique de l'expression n'avait plus de raison d'être et elle pouvait passer dans le langage courant, nimbée d'une consonance ludique. Un même mot peut effectivement appartenir à différentes catégories, mais pas avec le même sens (c'est l'un des principes de l'argot), ni forcément au même moment. L'originalité des expressions à la mode, même provocantes, que tout le monde répète et comprend sitôt qu'elles sont apparues, est à l'opposé exact de l'opacité et du cloisonnement propres à l'argot, quand bien même elles en découleraient avec seulement dix ans de retard, le démonétisant aussitôt. Les dictionnaires dont la présentation a évacué toute sociologie et qui se contentent de définitions très brèves occultent définitivement ce phénomène et deviennent de ce fait quasiment inexploitable pour la recherche. Il y a des points communs entre l'argot et les mots tabous ou crus : l'interdit moral qui pèse sur eux et le cloisonnement social qu'ils impliquent légitimement le rapprochement. Mais il n'en va pas de même pour le langage populaire. Pour ne rien arranger, l'abri lexicographique qu'il a pu offrir à l'argot pendant la période maoïste n'a plus d'utilité et s'est même retourné contre son hôte, autrefois parasite, désormais parasité : les spécialistes de l'argot brandissent cet étendard pour faire autre chose que de l'étude de l'argot.

2.2. Argot et lexicographie des formes écrites

La graphie d'un caractère ne relève pas de sa dimension linguistique, en dépit d'une confusion des plus tenaces, mais de sa dimension technique, dont c'est peu de dire qu'elle est négligée par la tradition occidentale, qui distingue rarement dans son vocabulaire le mot écrit du mot conçu (respectivement *zì* et *cí* en chinois). L'illusion d'une inutilité de la nuance est malheureusement entretenue par la croyance naïve en une transparence phonétique des graphies recourant à l'alphabet. Or la dimension graphique est l'un des principaux ressorts de la création argotique en Chine (LE GOURIÉREC 2013) et les spécialistes chinois, familiers du *distinguo*, n'ont pas l'excuse de leurs homologues occidentaux.

La réforme de l'écriture était un sujet de débat intense dès le début du XX^e siècle, mais c'est le régime communiste qui s'est attelé à la tâche, mobilisant de nombreux spécialistes pour la préparation de cette réforme qui a duré de longues années. À l'issue de ce grand chantier a été lancée, du vivant de Mao Zedong et avec la solennité que rappelle sa préface (XU 1986 :1), la rédaction

d'un dictionnaire complet de toutes les graphies chinoises existant ou ayant existé :

Le *Grand dictionnaire des caractères de la langue chinoise* a été évoqué lors de la conférence programmatique nationale sur la rédaction et l'édition de dictionnaires, réunie à Canton en 1975 par le comité chargé des affaires éditoriales du Conseil d'État, et le lancement de sa rédaction y a été approuvé par les camarades Zhou Enlai et Deng Xiaoping. En 1978, le Conseil d'État a fait de ce dictionnaire de grande ampleur un projet phare de l'édification de la culture nationale. En 1983, ce dictionnaire a été intégré officiellement à la liste des programmes de recherche scientifique d'importance capitale dans l'édification de la culture nationale.

La rédaction du *Grand dictionnaire des caractères de la langue chinoise* a été l'objet d'une attention soutenue de la part du Comité central du PCC et du Conseil d'État. Le camarade Hu Yaobang en personne a donné des instructions : « Que les services concernés des provinces du Sichuan et du Hubei contribuent de toutes leurs forces à sa réalisation. Nous espérons que la totalité des camarades impliqués dans la rédaction uniront leurs cœurs et leurs volontés afin de surmonter toutes les difficultés et de mener à son terme cette tâche d'une portée historique ».

En l'occurrence, « plus de trois cents camarades » ont travaillé dix ans avant de rendre leur copie, ce qui les a sans doute distraits de la course aux publications comptabilisées. En ont-ils pour autant desservi la cause des études argotiques alors supposées en déshérence ? Il suffit de se demander à quoi sert un dictionnaire contenant environ 55 000 graphies monosyllabiques quand le mandarin ne contient qu'un peu plus de 1100 syllabes phonétiquement distinctes et qu'une vie d'érudit n'offre pas l'occasion de côtoyer plus de dix mille caractères.

Deux réponses se font jour : à l'échelle de l'histoire et de la nation, la finalité patrimoniale est incontestable, mais à l'échelle de l'individu, les amateurs d'argot et de gros mots entrevoient tout de suite une seconde utilité. L'ambition totalisante à l'origine de l'ouvrage a pour corollaire la levée de la censure qui expurge les autres dictionnaires des graphies à la signification ordurière ou sexuelle outrancière. La fréquentation exclusive de langues à écriture alphabétique ne permet pas d'imaginer que des mots ne puissent même pas être reproduits en format imprimé avec des logiciels d'usage courant : les caractères insérés dans le texte en format image au sein d'une précédente étude publiée dans *Argotica* attestent du contraire dans le cas chinois (LE GOURIÉREC 2013). Ils avaient tous été scannés dans le *Grand dictionnaire des caractères de la langue chinoise*. Pour d'autres caractères, il faut recourir à la ruse, chercher sur des sites hongkongais, maîtriser des fonctions peu connues des logiciels, mais la machine, comme l'immense majorité des locuteurs

du mandarin, ne saurait indiquer leur prononciation et seuls des ouvrages de référence de cette ampleur sont à même de donner la solution.

La quête de l'exhaustivité, tout comme la confusion disciplinaire, joue donc le jeu de l'argot et, en fin de compte, l'une des sources d'information les plus complètes et les plus fiables accessible en Chine continentale sur les mots réprouvés du chinois est bel et bien le produit de la volonté politique du sommet de l'appareil communiste, qui a su, une fois n'est pas coutume, ne pas céder à la tentation puérile de la censure.

2.3. Lexicographie de l'hermétisme : interdit de l'argot et justification de son dévoilement

Les raisons pour lesquelles un régime communiste est censé réfréner les études argotiques sont rarement énoncées, tant elles paraissent relever de l'évidence, mais celles pour lesquelles il pourrait les encourager sont parfois exposées avec un degré de précision troublant, qui ne signifie pas forcément que les auteurs croient à leur propre argumentaire – mais l'hypothèse ne saurait être exclue. En tous les cas, d'autres qu'eux se laissent convaincre par ces raisonnements et nul n'éprouve la moindre honte à les exposer.

La préface de *l'Encyclopédie des langages codés en Chine* (PAN 1995 : 2-3) aborde frontalement la question. Après un premier paragraphe dépeignant l'argot proliférant de concert avec la misère et le crime avant la prise de pouvoir par les communistes, un second décrit l'éradication de tous les vices de l'ancien monde dans une société communiste irénique présentée non comme un idéal mais comme la réalité de la Chine avant la Révolution culturelle : l'argot avait perdu toute utilité et n'existait plus que comme une vague reminiscence folklorique. « Le régime socialiste semblait avoir mis un point final à ce phénomène linguistique et culturel ». La rédaction du paragraphe suivant a contraint PAN Qingyun à un exercice d'équilibriste. Les dix années tragiques qui ont suivi sont évoquées en deux lignes : « le crime et toutes sortes de fléaux sociaux ont relevé la tête » entraînant dans leur sillage la résurrection de l'argot qui avait presque disparu. Le plus délicat reste à venir et occupe tout le reste du paragraphe : il s'agit de faire l'éloge de la politique de réforme et d'ouverture du successeur de Mao Zedong, tout en expliquant que la résurrection et la propagation de l'argot n'en étaient pas moins inévitables... Et c'est parce que l'argot est lié au crime que sa connaissance est nécessaire :

Pour les fonctionnaires et les agents de police, pénétrer et maîtriser les langages codés aide à l'identification de toutes sortes de réalités, mais aussi aux

enquêtes, aux interrogatoires, aux jugements, ainsi qu'à la bonne conduite de toutes sortes d'actions légales non contentieuses. Pour la grande majorité des citoyens, comprendre l'argot, en être familier, permet de mieux connaître les faits sociaux mentionnés plus haut, mais surtout contribue inévitablement à renforcer la prise de conscience du besoin de se défendre et à accroître la capacité à vaincre le crime. C'est pour toutes ces raisons que nous avons recueilli ces termes codés et rédigé cette *Encyclopédie des langages codés en Chine*.

Dans son plaidoyer pour une approche pluridisciplinaire de l'argot (1997), QU Yanbin expose un raisonnement comparable à l'occasion du sixième des sept points de son énumération. Ce n'est donc pas la justification ultime, comme chez PAN, mais dans son cas l'argument prend une tournure très concrète. « Ces dernières années, les services concernés [la police] ont rassemblé une riche documentation sur les langages codés criminels ». La mention de chercheurs spécialisés dans ce vocabulaire (TANG Songbo et WANG Liang) ne vient qu'après cet hommage rendu au travail de la police, dont le bénéfice a sans doute été partagé. Le rapport est même à double sens :

Lors des deux derniers événements académiques mentionnés plus haut et consacrés à la recherche sur les langues secrètes (conférence et ateliers), l'assistance était constituée pour plus de la moitié de membres de la Sécurité publique : il y avait des techniciens, des enquêteurs, il y avait aussi des enseignants d'écoles de police. Certains des fruits de la recherche sur les langues secrètes ont été mis à profit et sont en train de déployer leur efficacité scientifique immédiate dans le domaine de la défense du droit et de la répression du crime.

Autant il est concevable qu'un chercheur puise ses informations à toutes les sources, autant il est surprenant qu'il se revendique un tel rôle d'auxiliaire de police. Au-delà d'une simple question éthique, qui pourrait difficilement être tranchée dans ce sens sous d'autres climats, il reste qu'un tel comportement mettrait le chercheur en porte-à-faux vis-à-vis de ses éventuels informateurs de l'autre côté de la barrière : il serait presque possible d'en déduire qu'il n'en a pas, que ses sources sont principalement policières et que ces ateliers auraient une simple vocation généraliste de mise en contexte « pluridisciplinaire » du phénomène de l'argot. Quoi qu'il en soit, la relation est loin d'être conflictuelle entre la recherche lexicographique à l'écoute de l'argot et les forces de l'ordre au service du Parti.

3. La lexicographie face à la question du renouveau des faits de langue

Si le milieu de la lexicographie argotique ne rechigne pas à périodiser l'histoire de sa discipline à des fins récapitulatives ou programmatiques, mettant

avantageusement en scène une autonomie et un progrès continu qu'il serait hasardeux de prendre au pied de la lettre, elle demeure plus discrète sur le rythme et les modalités de renouvellement de l'argot lui-même. Les sources anciennes ont beau être toutes clairement datées, leur traitement lexicographique lamine les écarts historiques et fait coexister l'ensemble de la matière dans une telle atemporalité que la question n'est même pas posée. Le phénomène est moins sensible dans la lexicographie occidentale, argotique ou non, dans la mesure où les langues prises en compte n'ont pas la même continuité historique et graphique que le chinois. La tentation est donc plus forte en Chine de compenser les lacunes de la trame historique passée de l'argot en détournant l'attention vers une accélération présente du renouvellement du vocabulaire imputée à l'emploi généralisé de nouvelles techniques de communications et à l'intrusion fréquente d'idiomes étrangers, au premier rang desquels se trouverait l'anglais.

C'est oublier que le rythme du renouvellement en des périodes anciennes n'est mesurable que par des sources livresques bien trop fragmentaires et mal exploitées ; l'oubli progressif inéluctable des nouveautés actuelles pourrait bien finir par donner la même impression avec le recul du temps et la perte de données qui en découle. C'est oublier aussi que l'argot est un cas très particulier et qu'il ne se renouvelle pas publiquement. La seule certitude porte donc sur l'accélération du renouvellement des recensements lexicographiques, qu'ils soient bien faits ou mal faits. Tous les ans, plusieurs maisons d'édition publient des listes de nouveaux mots ou de mots en vogue apparus pendant l'année écoulée, avant de les recompiler au bout de cinq ans (WANG 2011). Mais le rythme de l'édition de la nouveauté n'arrive même pas ainsi à rattraper celui de sa consommation, si bien que des sites Internet prennent le relais, plus pratiques et moins coûteux à alimenter. Ce renouvellement sociologique de la discipline lexicographique ne saurait malgré tout être confondu avec un renouvellement de son objet ou de l'analyse portée sur lui.

3.1. *L'idée d'un renouveau par les langues étrangères*

L'examen des premiers recensements systématiques de l'introduction moderne de vocables étrangers retranscrits en chinois montre bien que le phénomène est plus ancien que ce que l'ignorance peut laisser croire, mais aussi qu'une proportion écrasante de ce vocabulaire disparaît aussi vite qu'il est apparu : chaque époque croit atteindre un sommet, jusqu'à ce que la suivante l'oublie et se croie la seule de son espèce faite des instruments d'une comparaison équitable. Les conditions de rédaction du *Dictionnaire des mots chinois d'origine étrangère* (LIU 1984 : 1-5) montrent une nouvelle fois que même les préjugés les plus raisonnables demandent à être corroborés par des faits,

ou du moins pondérés au vu des exceptions, et que l'hostilité supposée du Parti à tel ou tel domaine de recherche gagnerait à être examinée dans cet esprit.

Dès 1958, les Éditions de la Réforme de l'Écriture avaient en effet publié les *Recherches sur les mots d'origine étrangère du chinois moderne* de LIU Zhengtan et de GAO Mingkai, lequel avait fait ses études en France sous la direction de Maspéro. Épaulés par MAI Yongqian, les deux compères avaient ensuite enrichi ce premier travail, après avoir épluché ensemble, de 1960 à 1964, une multitude de « dictionnaires, livres, documents bruts, traductions de livres étrangers, publications universitaires, journaux, revues, catalogues de marchandises d'exportation, déclarations douanières, etc. » Le nombre de termes sélectionnés avait ainsi été multiplié par sept pour dépasser les dix mille. De 1965 à 1968, au plus fort de la Révolution culturelle, LIU Zhengtan s'adonnait consciencieusement à des études étymologiques complémentaires, menées surtout à partir du *Webster International Dictionary*, afin d'éliminer de cette sélection les mots qui n'apparaissaient que dans des sources chinoises sans être attestés dans des dictionnaires spécialisés de langues indo-européennes. Les transcriptions de grisoutite, urson, hycar, vanlube, inomer, inconel, negovon, naira et hypalon, parmi tant d'autres vocables mystérieux, n'auront donc pas l'heur de figurer dans le futur dictionnaire, mais elles donnent une idée de la diversité des emprunts répertoriés. Reste qu'avec de tels critères, l'argot, s'il avait pu entrer en ligne de compte, n'aurait eu aucune chance... Et le travail devait encore reprendre de 1978 à 1980, après une pause de dix ans dont la cause n'est pas difficile à deviner. En tout, l'édition d'un modeste dictionnaire pouvait donc, en ces temps héroïques, exiger une douzaine d'années d'un travail acharné étalées sur plus de vingt-six ans. Malgré la persévérance et l'humilité des auteurs, dont l'exemple gagnerait à être médité par leurs successeurs, la majorité du vocabulaire présenté n'a évidemment plus cours à l'heure actuelle. Les emprunts les plus improbables jalonnaient ce dictionnaire, à l'instar de l'extravagant *àiwòlādū* (爱渥拉都) créé pour traduire le français « et voilà tout » ! L'argot est pourtant absent du dictionnaire, étant donné la nature des sources utilisées, peu propices au recensement des parlers criminels ou des gros mots, mais le traitement lexicographique réservé à ces mots étrangers s'avère en tout point aussi maladroit que celui adopté par la lexicographie argotique, dans la mesure où il privilégie la conformité aux coutumes d'une discipline aux dépens des besoins spécifiques de la matière. Une étymologie latine en cinq étapes, illisible pour un Chinois, n'a aucun intérêt si le mot n'est venu à sa langue que dans son acception la plus moderne ; en revanche, la glose de ce « et voilà tout » n'a pas grand sens tant que la date de son introduction et la citation de son contexte dans la source utilisée ne l'accompagnent pas.

Le lien entre l'argot chinois et des sources étrangères dont les lexicographes tiennent à ce qu'elles soient anglophones fait partie des fantasmes dont la réalité les frustre si cruellement qu'ils cherchent à leur donner une existence fictive jusque dans la réécriture de l'histoire de leur discipline. S'il y avait un élément déclencheur étranger à l'origine des travaux de lexicographie argotique de QU Yanbin, il serait plutôt japonais et inspiré de la Chine ancienne qu'américain et moderniste :

Dans les années 1970, la maison d'édition japonaise Kyukoshoin a publié les travaux éclairants du bibliographe Nagasawa Kikuya sur la lexicographie de la dynastie Tang et sur la lexicographie des expressions populaires des dynasties Ming et Qing

(QU 1996 : 2)

Et c'est ce travail qui aurait révélé le besoin de travaux plus complets, dont le lancement devait être programmé à l'issue de la 2^e Conférence sur l'ethnolinguistique organisée en 1991 dans le Zhejiang. Trois pages plus loin dans sa préface, QU Yanbin trouve quand même le moyen de se référer à la *Clé des gestes*, de Desmond MORRIS, publiée en 1981, qui aurait mentionné l'existence de l'ouvrage de BARRÈRE et LELAND, le *Dictionary of Slang, Jargon and Cant* de 1889. « Bien que, lors de la conception du présent dictionnaire, le document auquel se référait Morris n'ait pas encore été traduit en chinois » (et il semble qu'il ne l'ait pas davantage été par la suite), QU se croit quand même autorisé à constater de nombreux points communs entre les recherches scientifiques occidentales et orientales au seul vu du titre et, la déduction est plus hardie, du « contenu très proche » des deux ouvrages. L'année suivante, il n'hésitera pas à mentionner une nouvelle fois cet ouvrage « occidental », sans plus de précision, qu'il n'a évidemment jamais pu lire, en suggérant avec aplomb qu'il s'agit de l'ouvrage fondateur de l'argotologie étrangère, comme son propre dictionnaire devenait celui de l'argotologie chinoise.

Dans le classement qu'il établit des huit familles d'origine étymologique possible de l'argot chinois, QU Yanbin n'aborde l'origine étrangère de l'argot qu'en dernière position (1999 : 144-145) et concède que cette source n'est pas très prolifique. Le premier exemple produit est celui du mot *sālǒu*, emprunt mongol signifiant « tête » et remontant à la dynastie des Yuan (1271-1368) pendant laquelle toute la Chine était justement passée sous domination mongole. QU Yanbin étaye son propos par deux citations tirées de livrets de théâtre chanté de la dynastie Yuan, qu'il confirme dans la foulée par deux nouvelles citations de lexiques d'argot de la prostitution de la dynastie des Ming (1368-1644). Ce n'est qu'ensuite qu'il aborde la question des emprunts

argotiques modernes, « tirés principalement de l'anglais et répandus dans les milieux criminels et mafieux des zones côtières du sud-est ». Le phénomène est présenté comme la conséquence naturelle des échanges internationaux, mais aucun exemple d'emprunt argotique à l'anglais n'est cité à l'appui du raisonnement. À la réflexion, l'exemple mongol lui-même n'était pas très convaincant. QU Yanbin reconnaît implicitement qu'au moment de son emprunt le mot *sālōu* n'était pas un mot d'argot. Et de fait, du temps où le mongol était un idiome que les Chinois ne pouvaient pas complètement ignorer, l'argot n'aurait eu que faire d'un mot trop transparent. C'est sous la dynastie suivante, qui a duré près de trois cents ans, et alors que le mot avait disparu de la langue populaire, qu'il est entré dans l'argot de la prostitution. De la même façon, s'il est une langue dont le potentiel argotique laisse dubitatif dans la Chine d'aujourd'hui, c'est bien l'anglais. La langue que tout le monde apprend sans vraiment la maîtriser constitue un terrain de jeu privilégié pour les modes éphémères de la langue populaire, mais elle est la moins indiquée pour permettre à des petits groupes de se tenir à l'écart sous peine de se faire prendre. Que des mafieux de Hong Kong, encore sous drapeau britannique deux ans plus tôt, recourent à l'anglais parce qu'ils sont anglophones de naissance ne signifie ni qu'il s'agisse d'un phénomène argotique en soi ni qu'il y ait eu emprunt. Des pistes coréennes ou japonaises seraient sans doute plus fructueuses en d'autres parties du territoire chinois, mais elles exigeraient des compétences *a priori* très rares chez les spécialistes de l'argot ; encore une fois, les contraintes du milieu professionnel priment sur les nécessités de la recherche.

Dans le langage populaire chinois, les emprunts à l'anglais sont tout sauf un argot puisqu'ils sont à la fois repérables par leur consonance étrangère et compréhensibles instantanément, à l'opposé de l'argot chinois qui parle une langue étrangère avec des mots connus détournés de leur usage ordinaire. Désormais, *bàibài* (拜拜) est aussi courant que le terme chinois signifiant « au revoir » et la question de son origine étrangère ne se pose pas davantage que celle de *ciao* en français. Depuis trois ou quatre ans, *sorry* commence à prendre le même chemin, plutôt prononcé *suōruì* (索瑞), ce qui dépayse. Les mots empruntés qui s'installent dans la durée sont les termes de politesse, appris dès le premier cours d'anglais et compris de tous. Le comble de la confusion sur l'importance des emprunts anglais dans la langue populaire est atteint lorsque la lexicographie des nouveaux mots chinois, pourtant établie à l'intention d'un lectorat exclusivement chinois, croit judicieux de doter chaque terme non seulement d'une longue explication sur ses origines anecdotiques et sur les raisons de sa propagation rapide, mais aussi d'une traduction anglaise et d'un commentaire sur cette traduction, le tout au prix de justifications à prétention théorique pour le moins fumeuses (LÜ 2011 : 1-2).

Il arrive parfois que l'expression ait une origine anglaise, auquel cas la proposition est un pur retour à l'expéditeur. Mais il arrive aussi qu'elle corresponde à une réalité économique ou politique complexe et nouvelle qui a simultanément provoqué la création de syntagmes équivalents dans plusieurs langues, y compris le chinois et l'anglais : l'anglais sera alors abusivement présenté comme l'origine de la notion chinoise. Mais des cas plus complexes encore peuvent se faire jour. L'expression chinoise *pīmín* (« pet-peuple »), qui rappelle le mépris avec lequel les bureaucrates corrompus traitent le bas peuple, simples « petites merdes » à leurs yeux, est une expression autochtone très percutante qui s'est trouvée une traduction anglaise correspondante avec l'expression *shitizen* (LE GOURIÉREC 2013 : 206-207).

Plus tard, c'est sur le même modèle que l'expression *yǐzú* (蚁族), la « tribu-fourmi », désignant la jeunesse diplômée vivant dans des conditions précaires dans l'attente d'un emploi adéquat, a été traduite par *antizen*, crase anglaise de citoyen et de fourmi, sur le modèle de *netizen* (LÜ 2011 : 222-223). L'expression ne semble pas avoir prospéré de l'autre côté du Pacifique, tant le découpage anti-zen paraît plus naturel, ce que ne pouvaient soupçonner les Chinois, qui connaissent davantage le *chan* chinois que son avatar japonais, le *zen*. Il n'est pas anodin que cette entrée du *Panorama des nouveaux mots de la langue chinoise et de leur traduction anglaise* établie à partir des mots nouveaux des années 2006-2010 ne mentionne pas l'analogie avec *pīmín* / *shitizen*, en dépit du fait que l'anecdote connue de tous à l'origine de l'expression remonte précisément à 2008 : l'entrée *pīmín* n'existe pas et la crase graphique d'inspiration argotique qui la restituait n'a aucune chance de figurer dans un tel ouvrage. Autant la recherche lexicographique fabrique sans même s'en rendre compte la réalité qui lui donne l'illusion d'une influence accrue de l'anglais dans le langage populaire, autant elle en expurge avec zèle tout phénomène argotique ou assimilable, malgré le slogan de l'interdisciplinarité qui tendait à justifier la confusion des deux catégories.

3.2. En guise de conclusion : l'argot éparpillé, comme il se doit

Finalement, l'argot s'est bel et bien dissous dans la lexicographie à la toute fin du XX^e siècle. Ce n'est plus sciemment qu'il est inclus dans des lexiques sur la langue populaire et ce n'est plus dans les ouvrages spécialisés sur l'argot que des phénomènes de nature argotique peuvent être repérés en nombre significatif, mais dans les recensions aux critères les plus superficiels. L'auteur de *l'Étude grammaticale et pragmatique du langage de l'internet* recense dans son lexique final (ZHANG 2010 : 191-254) un grand nombre d'expressions dont la bizarrerie tient, non pas à une « grammaire » spécifique,

totallement inexistante dans ce cas d'espèce, ni à une quelconque « pragmatique », mais à un jeu d'écriture, un travail de dérivation que seules permettent les techniques de frappe du texte à partir d'un clavier d'ordinateur :

- un mot chinois peut noter le mot lui-même, un mot homophone, un mot à prononciation proche, un autre mot que sa configuration graphique pourrait évoquer, un mot étranger très simple de prononciation voisine ;
- une lettre alphabétique peut noter l'initiale d'une syllabe en transcription chinoise, le nom de la lettre elle-même en prononciation chinoise, une graphie à interpréter comme un dessin, et s'il s'agit d'un assemblage, une syllabe de transcription chinoise, une série d'initiales de syllabes chinoises ou de mots anglais, un mot anglais facile dont la lecture déformée rappelle un mot chinois qui n'a pas de rapport sémantique avec lui, etc. ;
- un chiffre peut valoir par son apparence graphique, pour sa sonorité semblable à une syllabe qu'il retranscrit ou même très éloignée d'elle, le tout de manière isolée ou dans un enchaînement parfois très long.

Lorsque caractères chinois, lettres alphabétiques et chiffres arabes se combinent sans que rien, si ce n'est l'expérience, n'indique explicitement quel mode de lecture choisir à chaque instant, les possibilités ludiques ou cryptiques commencent à prendre des proportions intéressantes. La difficulté d'en rendre compte à un public non sinisant en alternant les transcriptions de chaque articulation pour rendre compréhensible le cheminement entre le sens d'arrivée et le sens de départ appelle à limiter le nombre d'exemples.

- 等一下, *děng yīxià*, « attends un peu » est synonyme de 你稍候, *nǐ shāohòu*, dont la déformation phonétique suggère : 你骚货, *nǐ sāohuò*, « Pétasse ! ». Écrire « attends » équivaut donc à traiter son interlocutrice de salope...

- 单脚拉屎, « chier à cloche-pied », *dānjiǎo lāshǐ*, signifie *dangerous* en anglais, du fait de sa prononciation chinoise ;

- 蛋 G, « œuf G », *dàn jì*, évoque phonétiquement 当机 *dāngjī*, « ordinateur planté » ;

- 4 人民, « four » *rénmín*, signifie « pour le peuple » ;

- 3H 学生, signifie 三好学生, *sān hǎo xuésheng*, c'est-à-dire « élève aux trois Bien », élève parfait ;

- bb : 1) tout en anglais : *baby* ; 2) intermédiaire : *bàibài*, « au revoir » ; 3) tout en chinois : *biànbàn* (便便), « caca » en vocabulaire enfantin ;

- bc : 白痴, *bái chī*, « idiot » (une seule solution), tout comme « bd » : 笨蛋, *bèn dàn*, « crétin » ;

- Taxi : mot anglais, dont la prononciation est proche du chinois 太可惜, *tài kěxī*, signifie donc « quel dommage ! » ;

- 爱老虎油, *ài lǎohu yóu*, « aimer l'huile de tigre », évoque phonétiquement « je t'aime » (*I love you*) ;

- zenzen : signifie en japonais « complètement, très ».

Les chiffres ont toujours été beaucoup utilisés dans l'argot chinois ancien (LE GOURIÉREC 2013), mais ils le sont aussi sous leur graphie arabe moderne. La *Mer des mots* signalait « 808 » (*bā líng bā*) dans le sens de « menottes » en argot shanghaien (ZHENG 1994 : 717), pour des raisons pictographiques. L'*Encyclopédie des langages codés en Chine* signalait, pour les mêmes raisons, « 丁八 » (*dīng bā*) désignant les relations sexuelles entre homme et femme dans l'argot des prostituées des dynasties Song et Yuan, sens que les autres dictionnaires ne semblent pas connaître (PAN 1995). L'usage des chiffres arabes dans les expressions recensées par ZHANG Yunhui s'explique quant à lui presque uniquement par des déformations dialectales très approximatives de la lecture des chiffres, qui donnent ainsi à entendre ou plutôt à deviner des énoncés tout à fait différents (ZHANG 2010), parmi lesquels les déclarations amoureuses semblent surreprésentées. Voici un très bref échantillon :

- 7456 se lit « *qī sì wǔ liù* » mais signifie « fait chier ! » : 气死我了, *qìsǐ wǒ le !*

- 74520 se lit « *qī sì wǔ èr líng* » mais signifie « en fait, je t'aime » : 其实我爱你, *qíshí wǒ ài nǐ*.

- 920 se lit « *jiǔ èr líng* » mais signifie « je t'aime, c'est tout » : 就爱你, *jiù ài nǐ*.

- 9213 se lit « *jiǔ èr yī sān* » mais signifie « le coup de foudre pour la vie » : 钟爱一生, *zhōng ài yī shēng*.

L'argot homosexuel, authentique et à ce titre moins sentimental, recourt aussi aux chiffres. *Faire le 0*, c'est 'jouer le rôle passif dans l'acte sexuel', tandis que *faire le 1* signifie 'jouer le rôle actif'. L'explication des lettres T (*tì*) et P (*pì*) pour désigner respectivement la lesbienne masculine et celle qui assume un rôle plus féminin est moins claire. La tendance est évidemment à lui chercher une justification en anglais, qui constitue sans conteste une référence majeure de la sous-culture homosexuelle des grandes villes chinoises. Mais l'hypothèse d'un T reprenant la première lettre de l'anglais *Tomboy* ne trouve pas sa contrepartie avec le P, pour lequel, faute de mieux, est proposée l'initiale de la deuxième syllabe *pó* du mot « épouse » (老婆), ce qui conduit à écarter l'hypothèse pictographique d'un P représentant un visage avec une longue chevelure et d'un T aux larges épaules sur un corps athlétique. Dans un contexte non argotique, la raison qui vient spontanément à l'esprit de certains Chinois pour expliquer l'expression « coupe bob » (bob 头) est pourtant qu'il s'agit d'un visage entouré des deux mèches du carré. L'hypothèse est effectivement loin d'être certaine. Toujours est-il qu'à l'heure où les études argotiques, dans l'espoir de s'approprier de nouveaux territoires, se diluent et se perdent, il est rassurant de constater que l'efficacité de leurs acquis les plus anciens fait encore ses preuves sur les nouveautés à l'aune desquelles on prétend les condamner.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER-HO, A. (1995) [1990]. *Les Princes du jargon*. Paris : Gallimard.
- LE GOURIÉREC, F. (2013). « Gros mots et petite politique : paradoxes sociaux et technique des déviations verbales chinoises ». *Revue en ligne Argotica*, n°1(2)/2013, 171-210.
- LIU Zhengtan et al. (dir.) (1984). *Dictionnaire des mots chinois d'origine étrangère* (汉语外来词词典 *Hànyǔ wàiláicí cídiǎn*). Shanghai : Éditions Shanghai cishu chubanshe.
- LÜ Shisheng et al. (2012). *Panorama des nouveaux mots de la langue chinoise et de leur traduction anglaise* (汉语新词语英译概览 *Hànyǔ xīncíyǔ yīngyì gàilǎn*). Tianjin : Presses de l'Université Nankai.
- PAN Qingyun (dir.) (1995). *Encyclopédie des langages codés en Chine* (中华隐语大全 *Zhōnghuá yǐnyǔ dàquán*). Shanghai : Éditions Xuelin chubanshe.
- QU Yanbin (dir.) (1996). *Dictionnaire d'argot, de langages codés, de jargons* (俚语隐语行话词典 *Lǐyǔ yǐnyǔ háng huà cídiǎn*). Shanghai : Éditions Shanghai cishu chubanshe.
- QU Yanbin (1997). « Introduction à la recherche sur les langues secrètes (langages codés, jargons) des milieux populaires chinois » (中国民间秘密语 (隐语行话) 研究概说 *Zhōngguó mǐnjiān mìmìyǔ yǐnyǔ háng huà gàishuō*

- yánjiū). *Le journal des sciences sociales* (社会科学辑刊 *Shèhuì kēxué jíkān*), Shenyang, Institut des Sciences Sociales du Liaoning, n°1, 41-47.
- QU Yanbin (1999). « Analyse étymologique des langues secrètes chinoises en usage dans les milieux populaires » (汉语民间秘密语语源探析 *Hànyǔ mínjiān mìmìyǔ yǔyán tànxi*). *Enseignement et recherche en langues* (语言教学与研究 *Yǔyán jiāoxué yǔ yánjiū*), Pékin, Université des Langues de Pékin, n°4, 134-146.
- SCHWOB, M. (2004) [1889]. *Études sur l'argot français*. Paris : Allia.
- WANG Junxi (dir.) (2011). *Dictionnaire des nouveaux mots de la langue chinoise 2005-2010* (汉语新词词典 2005-2010 *Hànyǔ xīncí cídiǎn*). Shanghai : Éditions Xuelin chubanshe.
- XU Zhongshu (dir.) (1986). *Grand dictionnaire des caractères de la langue chinoise* (汉语大字典 *Hànyǔ dàzìdiǎn*), coédition Sichuan cishu chubanshe et Hubei cishu chubanshe.
- ZHANG Yunhui (2010). *Étude grammaticale et pragmatique du langage de l'internet* (网络语言语法与语用研究 *Wǎngluò yǔyán yǔfǎ yǔ yǔyòng yánjiū*). Shanghai : Éditions Xuelin chubanshe.
- ZHENG Shuoren *et al.* (dir.) (1994). Volume « Langues secrètes » de l'encyclopédie du langage populaire chinois, la *Mer de mots* (语海·秘密语分册 *Yǔhǎi – Mìmìyǔ fēncè*), Shanghai : Éditions Shanghai wenyi chubanshe.

